

Irak, février 1991, la prise de l'aérodrome d'As-Salman... ou une affaire de famille... 1^{ère} partie

En février 1991, la division *Daguet* alors forte de 12 000 hommes participe à une immense coalition de plus de 900 000 hommes chargée de libérer le Koweït de l'invasion irakienne.

La division française reçoit une triple mission :

1. assurer la couverture du flanc Ouest de ce dispositif,
2. détruire la 45^e division d'infanterie irakienne qui lui fait face,
3. prendre puis contrôler, dans les plus brefs délais, l'aérodrome d'As-Salman, terrain d'aviation situé à 150 km au nord-est de la base de départ, dont le contrôle est jugé de la plus haute importance par le Haut Commandement américain pour la poursuite des opérations.

Le 2^e régiment étranger d'infanterie (REI) est chargé, en liaison avec le 1^{er} régiment étranger de cavalerie (REC), de la conquête de cet objectif aéroportuaire.

Le 21 février 1991 au soir nous assistons, une dernière fois et pratiquement sous nos yeux, au bombardement aérien quotidien... C'est d'autant plus impressionnant que la terre tremble plus violemment que jamais, car les bombes ne tombent pas bien loin. Ainsi prennent fin trente-six jours de bombardements, représentant à l'évidence un colossal tonnage largué. Tous les types de bombes (y compris expérimentales) et autres missiles ont écrasé tant l'infrastructure que les troupes irakiennes. À entendre les déflagrations, surtout depuis une dizaine de jours, il est facile d'imaginer qu'il ne restera que peu de combattants prêts à nous « accueillir ». Demain, nous le vérifierons, car nous ne savons pas ce qui nous attend, à l'exception de la bande des premiers kilomètres.



Le 22 février au petit matin, je reçois de la division l'ordre suivant :

1. faire revêtir à tous les combattants la tenue bariolée couleur sable,
2. prendre pied sur la "falaise" située, au-delà de la frontière Arabie saoudite-Irak sur la ligne baptisée NATCHEZ, pour permettre au sous-groupement ouest de la division Daguet, dont nous formons, avec nos frères d'armes du REC, l'échelon de tête, de pénétrer au plus vite en Irak.

La falaise est, en réalité, un escarpement ensablé d'une trentaine de mètres d'altitude. Mais, dans l'imaginaire collectif, elle est presque devenue le Mont-Blanc ! Elle domine la zone frontière avec son fortin irakien planté au sommet. Elle ne représente pas un obstacle potentiel pour notre débou-



La ligne de crête de la falaise, baptisée NATCHEZ, observée depuis la frontière Arabie saoudite-Irak

ché, d'autant qu'elle n'est plus tenue par l'ennemi depuis le 3 février, suite à un tir de 108 obus de 155 mm délivré sur le fortin irakien qui couronne son sommet, par les canons TRF1 du 11^e RAMa. Elle reste néanmoins un point-clé du terrain qu'il nous faut contrôler et aménager rapidement afin de faciliter le passage des nombreux (et parfois lourds) véhicules du sous-groupement.



Ultimes préparatifs et vérifications

À 14 heures, nous débutons le déplacement avec la mise en route d'un détachement léger aux ordres du capitaine Deutschmann, à la fois adjoint opérations et officier NBC du régiment. Confiants certes, mais un peu tendus quand même, nous traversons la zone frontière, vaste billard qui nous sépare du sommet de la falaise.

Malgré le vacarme des moteurs, le silence reste pesant. Tout se déroulant normalement, la conquête en terre irakienne d'un large demi-cercle de sécurité tenu par la moitié des unités du régiment s'achève à 18 heures. Je m'installe « façon cow-boy » au centre de ce dispositif, en compagnie de mon chef opérations, Michel Germain. Pendant la mise en place, nous faisons quelques prisonniers, de pauvres bougres, sales et affamés, qui se rendent, sans même qu'un coup de feu ne soit tiré dans leur direction !

MÉMOIRE POUR AUJOURD'HUI

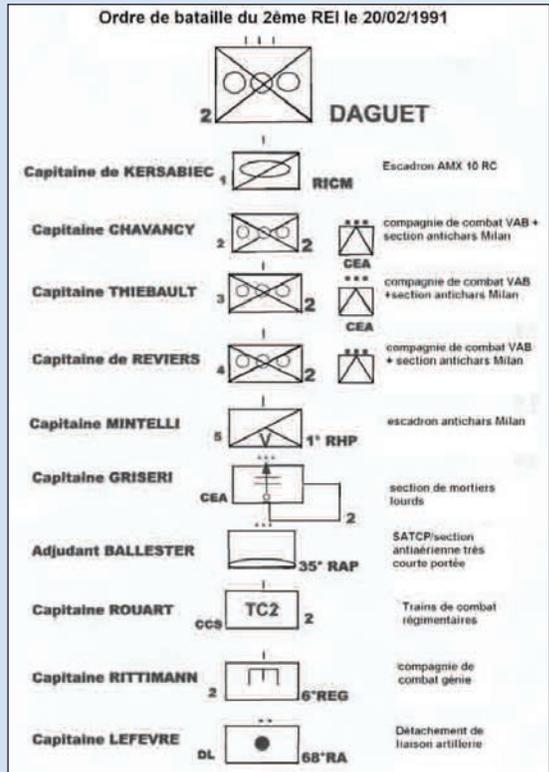
Mon second, le lieutenant-colonel Antoine Lecerf, est encore de l'autre côté de la frontière avec le reste du régiment. Il me tarde de regrouper tout le monde en Irak.

Vers 21 heures, heureux et surtout fiers d'être les premiers soldats de la coalition à avoir pris pied en Irak, nous tentons de prendre quelque repos.

Le 23 février à partir de 7 heures, la compagnie de combat génie Légion aux ordres du capitaine Rittiman (2^e compagnie du 6^e régiment étranger de génie), qui renforce le régiment, débute ses travaux d'aménagement routier de l'escarpement. Elle va travailler sans répit pour permettre le passage du REC en fin de soirée. Dans le même temps l'escadron antichars du capitaine Mintelli (1^{er} RHP), qui vient de relever au sein du régiment l'escadron du capitaine Galy-Dejean (1^{er} RHP, également), procède au balisage et à l'équipement de la zone. Tout au long de ces cinq jours, cet escadron réalisera un admirable travail de guidage et de balisage d'itinéraires (principalement la nuit), qui facilitera grandement le déplacement en toute sécurité de nos unités. J'aurai le plaisir de pouvoir récompenser Mintelli, en lui remettant au retour en France la distinction de 1^{ère} classe d'honneur de la Légion étrangère.

Les déplacements de nuit s'effectuent évidemment sans le moindre éclairage, avec le dispositif bien connu des « yeux de chat » qui, complété par la mise en place, à l'arrière de chaque véhicule, d'une TL122 (la lampe individuelle du soldat, avec caches de différentes couleurs) permet d'éviter à deux véhicules qui se suivent de se heurter. Ces dispositions élémentaires (distance et lampe de poche), scrupuleusement respectées, permettront une navigation sûre et surtout sans accident dans une totale obscurité !

Vers 16 heures les unités du régiment encore en Arabie saoudite franchissent à leur tour la frontière et rejoignent le dispositif d'ensemble, suivies quelques minutes plus tard par les premières unités du 1^{er} REC du colonel Hubert Ivanoff. Le REC nous dépasse puis s'installe pour la nuit face au nord, quelques kilomètres plus loin, en mesure d'attaquer en tête demain matin à l'aube.



J'assiste à la frontière, à hauteur du fortin irakien, au passage des escadrons du REC : ils sont impressionnants de force, de puissance et d'ordre ! Le colonel Ivanoff ralentit, puis me tend la main depuis son VAB/PC, permettant au représentant du SIRPA d'immortaliser l'instant par une photo dont la légende sera la suivante pour l'éternité : « *Fraternelle poignée de mains échangée entre les deux chefs de corps avant l'engagement* »... il ne manque que le roulement de tambour ! En fait, le colonel Ivanoff me glisse rapidement et surtout discrètement dans la main deux précieuses boîtes de cachous LAJAUNIE, dont je manque cruellement depuis quelques jours et qu'il possède encore en quantité suffisante... La confrérie des amateurs de cachous LAJAUNIE (dont le général Janvier fait également partie...) est une confrérie très fermée, mais hélas, à l'époque, pratiquement en situation de rupture de stock... Ainsi s'écrit la petite histoire, qui évite de se prendre par trop au sérieux, y compris dans les moments un peu graves ! Au cours de cette même journée, une équipe de spécialistes venus de France, tente laborieusement de faire décoller à partir de nos positions, en direction des lignes irakiennes, un MART (Mini Avion de Reconnaissance Téléguidé), lointain ancêtre du drone, qui aurait amusé les amateurs d'aéromodélisme le dimanche après-midi au bord des petits terrains d'aviation, réservés à cet usage... ! Après plusieurs tentatives infructueuses, le MART finit par décoller puis transmet quelques photos d'engins blindés irakiens. Il est malheureusement très vite abattu dès réception des premiers clichés.



Le MART sur sa rampe de lancement !!!

Le hasard voudra que nous retrouvions cet engin le lendemain matin, quinze kilomètres plus au nord (criblé de balles de *Kalachnikov* certes, mais délesté de sa caméra). Il trônera jusqu'à la fin de la campagne sur le toit du VAB du capitaine Lefèvre, notre officier artillerie, chef du DLO et je lui en ferai cadeau. Puis il le fera installer dans la salle d'honneur du 68^e régiment d'artillerie d'Afrique de La Valbonne, où il est, je crois, toujours en place ! Lefèvre sera lui aussi distingué 1^{ère} classe d'honneur de la Légion étrangère à ma demande pour son étroite et fructueuse collaboration ainsi que pour la qualité exceptionnelle des tirs délivrés au profit du régiment tout au long de l'attaque !

Le 24 février à 5 heures le général Janvier transmet à la radio l'ordre d'opérations. Auparavant, nous avons revêtu la combinaison NBC.

Les missions que nous recevons du général sont déjà connues... mais ce moment est solennel : c'est la voix du chef juste avant l'engagement, ferme, grave et chaude mais aussi empreinte d'émotion lorsqu'il lâche le fameux « *En avant* ». Nous ignorons où, quand et même si nous

MÉMOIRE POUR AUJOURD'HUI

nous reverrons, mais les dés sont maintenant jetés et ce sera bientôt l'heure de vérité !

Nous avons pour mission, avec le colonel Ivanoff :

1. d'assurer, dans un premier temps, la couverture ouest du dispositif d'ensemble de la coalition jusqu'à la région d'As Salman, située à 150 kilomètres au nord-est de notre position actuelle,
2. de conquérir ensuite l'aérodrome militaire d'As Salman et de conserver sa piste en l'état !

À 5 heures 15 le 24 février, le REC débouche de NATCHEZ puis à 5 h 45, je lui emboîte le pas. Bien sûr je n'ai pas encore dormi, attendant impatiemment et fiévreusement cet instant précis de l'engagement. Commence alors une chevauchée fantastique qui va durer 36 heures, jusqu'au lendemain 25 février à 19 heures, heure à laquelle nous aurons, après avoir conquis l'aérodrome, rempli notre mission !

De ces trente-six heures, pour le moins intenses, j'ai retenu quelques anecdotes...

La médaille du 2^e régiment étranger

Au départ de l'action, le 24 février matin, je m'installe au pied du fortin Irakien et regarde passer les compagnies, les unes derrière les autres... J'aurai tout le temps ensuite de prendre ma place dans le dispositif. Les sept unités qui passent devant moi sont magnifiques d'allure, derrière leur capitaine : il y a d'abord Mintelli (escadron antichars du 1^{er} RHP monté sur jeeps Milan), puis Kersabiec (1^{er} escadron *AMX10RC* du RICM, régiment d'infanterie chars de Marine), Chavancy (2^e compagnie du 2 sur *VAB*), Thiébault (3^e compagnie du 2 sur *VAB*), Reviers (4^e compagnie du 2 sur *VAB*), Griseri (CEA du 2 sur *VAB* et autres véhicules) , enfin Rouart (CCS du 2 sur *VAB* et autres).

Ces sept unités dégagent une formidable impression d'ordre, de confiance et de puissance... et je n'en suis pas peu fier ! Chaque capitaine ralentit pour me saluer, me regardant droit dans les yeux, le sourire radieux... C'est le moment que je choisis pour brandir, à leur grand désarroi, du moins pour les capitaines du 2, la médaille du régiment que tout officier doit porter sur lui pour pouvoir la présenter sans délai au chef de corps , quels que soient le jour, l'heure, le lieu, l'activité ou la tenue. Cette tradition, empruntée aux Américains, fut instituée par le regretté colonel Jean-Claude François, prestigieux chef de corps du 2^e REI de 1984 à 1986 .Bien sûr, il y avait toujours des officiers en état d'infraction, d'autant que les contrôles étaient très fréquents, y compris... à la piscine ! En cas de manquement à la règle établie, la sanction était immédiate : champagne offert à tous les présents du moment par le « fautif » au repas de midi ou du soir. Cette tradition est encore en vigueur aujourd'hui au 2^e REI !

En ce 24 matin, aucun de mes commandants de compagnie du 2 n'est en mesure de me présenter la précieuse médaille, conservée, je n'en doute pas, en lieu sûr. Eu égard aux circonstances particulières, je ne leur en tiens pas rigueur, mais je sais qu'ils n'ont pas oublié ce clin d'œil à un moment où l'ambiance était plutôt empreinte de gravité.

L'ouverture des brèches

Dans le cadre de la préparation de l'assaut sur l'aérodrome nous n'avons pu résoudre, loin s'en faut, toutes les inconnues. Il en est une de taille, qui concerne l'approche : la bande des 3 à 400 mètres, précédant la barrière domaniale qui ceint la plate-forme aérienne, sera-t-elle ou non piégée ? J'ai proposé au général Janvier de confier cette mission de reconnaissance préalable et « pointue » aux CRAP (commandos de recherche et d'action dans la profondeur) récemment arrivés de France : ces commandos d'élite regroupés au sein d'un détachement spécialisé sont les meilleurs combattants de chaque régiment parachutiste et donc les plus valeureux de nos soldats ! Le général ne tenant pas à les engager sur cette action, et il a ses raisons, nous assurerons avec nos propres moyens cette reconnaissance indispensable avant de pénétrer dans l'aérodrome !

Ainsi avons-nous prévu de pratiquer deux brèches dans la clôture d'enceinte en des points précis pour ouvrir le passage aux unités et leur permettre d'atteindre leurs objectifs dans les meilleurs délais. Pour réaliser cette tâche avec succès tout en évitant le franchissement des champs de mines éventuels, le 6^e REG a été doté de deux lanceurs « *Micklick* ».

Ces engins blindés montés sur chenilles sont capables de projeter en avant des troupes de longs rubans d'explosif « *Bangalore* » (une centaine de mètres) qui ouvrent un passage large de quatre à cinq mètres jusqu'à l'endroit où, en fin de course, ils retombent au sol en explosant. Le premier fonctionne à merveille. En face de la seconde brèche se trouve le capitaine de Kersabiec, commandant le 1^{er} escadron du RICM, jumelé avec une de mes compagnies. Kersabiec nous a rejoints en janvier 1991 avec les renforcements reçus par la division et s'est immédiatement intégré. Son escadron est à son image : rapide, vif, élégant et efficace, et nous travaillons d'emblée en parfaite intelligence et harmonie. À la troisième tentative infructueuse de lancement du *Micklick*, alors que l'attaque débute sur la première brèche, Kersabiec m'appelle à la radio. Je le sens énervé par ce contretemps, mais lui demande de patienter encore un peu. Puis, plus aucun contact radio... Dix minutes après, il me rend compte qu'il est dans l'aérodrome, après avoir défoncé avec sa jeep la barrière domaniale et en avoir entraîné une bonne partie derrière lui... La prise des objectifs qui lui avaient été assignés restera pour moi un modèle du genre : rigoureux dans l'âme, il a pris soin d'enregistrer sur une minicassette la totalité des échanges radio qu'il a tenus avec ses chefs de pelotons pendant la durée de l'attaque pour ce qui concerne la répartition des objectifs, la prise à partie des blindés ennemis et les reports de tirs ! Ce document d'une exceptionnelle qualité devrait figurer utilement dans les bibliothèques des écoles et régiments de l'arme blindée cavalerie. Mais peut-être est-ce le cas. Kersabiec sera le troisième et dernier de mes capitaines donnés « en renforcement » auquel j'aurai l'honneur de remettre le galon de 1^{ère} classe d'honneur de la Légion étrangère.

À suivre...

Yves DERVILLE

Officier général (2s)

Chef de corps du 2^e REI (1990-1992)

Irak, février 1991, la prise de l'aérodrome d'As-Salman... ou une affaire de famille... (2^e partie)

Le 24 février, à 16 heures, le groupement interarmes formé par le REC et le 2^e REI attaque l'aérodrome d'As-Salman et le contrôle vers 17h30. Les unités de tête s'engouffrent dans les brèches ouvertes par le génie dans le système de protection et foncent vers les objectifs assignés.

Des appuis feux au plus près

Dans le cadre de l'attaque de l'aérodrome, nous mettons sur pied, avec le colonel Hubert Ivanoff, un PC jumelé, chacun commandant ses propres unités. C'est pour le moins original, car il n'y a pas de chef unique désigné pour la conduite d'ensemble de l'assaut : cette disposition fonctionnera remarquablement car Hubert et moi sommes liés par une profonde, vieille et solide amitié. D'abord Hubert est comme Bernard Thorette un de mes « grands anciens » de la Spéciale, ensuite il s'est couvert de gloire au Tchad en mai 1978 lors des combats d'Ati-Djedda, ce qui force chez moi un respect naturel !

La seule réserve à notre organisation reste, à l'évidence, la vulnérabilité aux tirs d'artillerie d'un tel PC... mais, encore une fois, nous serons servis par la chance... Ainsi, vers 16 heures 30, en pleine conquête de l'aérodrome nous sommes pris sous un bref mais puissant tir d'artillerie.

Nous n'avons d'ailleurs jamais pu déterminer (et pour cause) si les obus provenaient de tirs irakiens ou américains.... Pendant l'assaut donné par chaque binôme escadron-compagnie sur les objectifs qui leur avaient été assignés, la complémentarité va parfaitement fonctionner. Mais il est vrai que nous avons répété ces actions mille et une fois !



Char irakien hors de combat

«Collections» réglementaires

En accord avec Hubert, j'ai conservé sous mes ordres les deux sections de mortiers lourds (SML) du régiment pour délivrer des feux au plus près et en coordination parfaite avec notre action. Ma confiance est telle envers les chefs de sections de mortiers, leurs officiers de tir et les capitaines appuyés que certains obus de 120 mm tombent au ras des véhicules des unités de tête, au risque de les atteindre... ce qui n'est tout de même pas le but recherché.

Un de mes capitaines finira même par me demander, avec une pointe d'émotion dans la voix, d'allonger un peu les tirs, les éclats d'obus fusant juste devant lui... Je réalise alors quelle pré-

MÉMOIRE POUR AUJOURD'HUI

cision et quelle maîtrise du feu nos SML ont réussi à acquérir en quelques mois. Mais il est vrai que, compte tenu des conditions d'entraînement quotidien, le résultat atteint semble normal.

Une coïncidence de plus...

Le 25 février à 18 heures 30, le colonel Ivanoff rend compte au colonel Lesquer, adjoint au général, que l'aérodrome est sous contrôle. Ce sont exactement la date et l'heure auxquelles mon fils Arnaud est né il y a tout juste 20 ans. La vie n'est sans doute qu'une succession de hasards, mais en ce qui me concerne, pour une fois le hasard a bien fait les choses... Pendant quelques instants, je pense très intensément à lui et à sa maman, tout à la joie de ce merveilleux souvenir, maintenant auréolé de la victoire que nous venons de remporter ! C'est beaucoup pour un seul homme et plus que je ne peux en supporter pour le moment...

Je décide donc d'aller rendre visite aux sous-officiers de tir de mes deux sections de mortiers, principaux artisans de ce succès sans pertes, armé de deux bouteilles de whisky (d'autant que nous ne sommes plus en « terre sainte » depuis que nous avons franchi la frontière). Ces bouteilles ont été conservées en bon état et à l'abri des regards indiscrets dans mon VAB depuis octobre 1990. Les sous-officiers sont, comme moi, fiers de cette victoire éclair, heureux, mais sans plus, d'avoir rempli leur mission, surpris aussi que tout se soit passé aussi bien et aussi vite. Curieusement, nous touchons à peine à l'alcool, tout juste une gorgée, qui fait d'ailleurs plus de mal que de bien. L'alcool brûle le gosier, puis l'estomac ; à l'évidence nous ne sommes pas prêts pour une dégustation !

Les *cluster bombs* (CB) ou bombes à fragmentation

Chaque jour, la nuit tombe vers 17 heures. Mais en ce 25 février, nous y voyons presque comme en plein jour, car de nombreux ouvrages et engins ennemis brûlent encore. Il faudra attendre le lendemain matin pour que le dépôt de munitions de l'aérodrome termine de se consumer et surtout d'exploser, après avoir été touché de plein fouet dès le début de l'attaque par les premiers obus de nos mortiers. Toutes les unités du 2^e REI et du REC chargées de la conquête de l'aérodrome ont coiffé leurs objectifs et s'installent pour faire face à un éventuel retour ennemi : le général me demande d'ailleurs de ne laisser sur place qu'un effectif minimum pour s'opposer à tout retour ennemi. Je laisse sur la piste d'envol l'escadron Kersabiec, au complet, et à l'entrée nord de l'aérodrome (mais à l'intérieur de l'aérodrome) la 3^e compagnie du capitaine Thiébault.

Tous feux éteints, avec juste les yeux de chat des véhicules (c'est devenu une habitude), nous évacuons la zone en bon ordre et le plus discrètement possible pour nous installer dix kilomètres plus loin en garde face au nord et à l'ouest, le REC complétant le dispositif. À 21 heures, nous sommes en place. Dans la soirée je reçois du général la mission d'entreprendre le 26 matin, au lever du jour, la fouille complète de l'aérodrome. Mon état-major prépare les ordres en conséquence. Tout en restant vigilant, je pense qu'il est temps de prendre enfin un peu de repos. Le caporal-chef Kuhar, responsable de la popote des officiers du régiment, m'a préparé



Une tempête de sable se lève sur l'aérodrome et retarde le départ de la fouille !

au fond d'un container une petite chambre, avec lit *Picot*, matelas (d'où vient-il ?), lampe de chevet, rafraîchissements pour la nuit ainsi que des fruits (d'où viennent-ils eux aussi, car l'emploi du temps de ces dernières 36 heures ne lui a pas permis d'aller faire des courses en ville !)... Merveilleux légionnaires aux mille et une ressources qui m'ont toujours surpris et me surprennent encore aujourd'hui ! Je me laisse couler dans cet espace « 5 étoiles », attendant le sommeil qui, bien sûr, ne vient pas : d'abord je reste sur mes gardes, ensuite je suis à la fois énérvé et heureux d'avoir réussi notre mission sans la moindre perte. Pour la première fois depuis le 15 septembre 1990, je me surprends à penser à des lendemains qui chantent. Mais, est-ce bien raisonnable ?

À 7 heures 30, nous sommes prêts à débiter la fouille de l'aérodrome. Chaque compagnie a reçu sa zone de responsabilité. Las, un impondérable, lourd de conséquences, survient au petit matin... Une violente tempête de sable s'est levée et la visibilité est maintenant presque nulle. Dans ces conditions, il serait irresponsable de procéder à la fouille de ce terrain déjà semé d'embûches. J'en rends compte au général Janvier qui me demande toutefois de démarrer, dès que je l'estimerai possible, la reconnaissance de l'aérodrome, notamment celle des hangars... dans lesquels pourraient être disposés d'éventuels *SCUD*. Une mauvaise nouvelle n'arrivant jamais seule, Thiébault, le capitaine commandant la 3^e compagnie qui vient de passer la nuit sur la partie nord de l'aérodrome, s'aperçoit qu'il est au beau milieu d'un champ de *cluster-bombs* (*CB*). Enfin, descendant de mon *VAB/PC* pour rejoindre celui de mon chef opérations, situé à quelques mètres, je découvre avec angoisse deux *CB* entre nos véhicules : nous quittons alors la zone en douceur. Je rends à nouveau compte au général Janvier que je ne peux débiter la fouille de l'aérodrome tant que perdureront ces conditions météorologiques exécrables, ce qu'il comprend parfaitement... et ce, malgré les pressions du Haut-Commandement américain impatient de savoir s'il y a ou non des *SCUD* dans les hangars de l'aérodrome.

MÉMOIRE POUR AUJOURD'HUI

En début d'après-midi, un bataillon de génie américain arrive en renfort pour nous aider à sortir « sans encombre » de cet énorme champ de mines, formé par les centaines de CB éparpillées sur le sol, et où nous nous sommes installés, bien involontairement. Le contact avec les sapeurs US est peu chaleureux et je sens dans l'attitude de leur chef une pointe de condescendance à l'égard de ces pauvres « *Frenchies* », destabilisés par la présence de quelques malheureuses CB ! Hélas, à 16 heures 30, à deux cents mètres de mon PC de circonstance, sept



Container de clusters bombs (CB) éventré à l'arrivée au sol, mais les CB ne se sont pas répandues alentour...

sapeurs spécialistes américains sont littéralement hachés menu en manipulant un container de CB (il y en avait plus de 300 dans le caisson, cf. photo ci-contre). Le spectacle se passe de commentaires et les blessures seront mortelles malgré l'intervention rapide des médecins du régiment et le secours de nos hélicoptères médicalisés.

À 17 heures 30, le bataillon américain, fort éprouvé, quitte l'aérodrome ; son chef, en proie à une crise de nerfs, sanglote un peu pour se soulager. Puis nous quittons la zone à notre tour, derrière eux... Je ferme la marche avec mon PC, laissant sur l'aérodrome une compagnie pour la nuit avec toutes les consignes de vigilance qui s'imposent, puis je rejoins le régiment qui a repris son dispositif de la veille. Malgré la fatigue croissante, je n'arrive toujours pas à trouver un peu de sommeil réparateur...

La guerre est finie...

Pourtant, cette fois, c'est vrai, « la guerre est finie » et, *a priori*, bien finie... Comment le croire, après cinq mois de tension soutenue et surtout ininterrompue ?

Le 28 février à 8 heures, les clairons entament la légendaire sonnerie du « *Cessez le feu* ». Comment oublier un tel moment et quelle chance de pouvoir le vivre ! Bien sûr, nous entendons ce refrain (et pour cause) pour la première fois ! Pour autant, je reste conscient que nous ne sommes pas encore à l'abri du danger, loin s'en faut, tant le champ de bataille est pollué. Il convient donc d'être plus prudent et vigilant que jamais et je vais marteler cet impératif au quotidien !

Je suis convoqué au PC de la division à 8 heures 30, à l'instar de mes camarades chefs de corps. Arrivé un peu en avance au PC, j'avise un téléphone posé sur une table et demande à

mon ami, le lieutenant-colonel François Dureau, chef Opérations de la division *Daguet*, l'autorisation de passer deux appels en France : l'un à mon épouse que je n'ai plus entendue depuis Noël (car, à cette époque, nous ne disposions pas encore de téléphones personnels...) pour lui annoncer que tout est bien fini et que nous sommes sains et saufs ; l'autre au général Mouscardès pour le remercier de notre victoire, à laquelle il a largement contribué au travers de la préparation intensive menée sous son commandement depuis notre départ de France.

Nos retrouvailles entre chefs de corps sont franches et joyeuses. La mission est remplie, presque sans pertes, ce qui vaut pour moi, pour nous tous, tous les titres de gloire et autres décorations. Mais d'aucuns ne partagent pas du tout mon avis et ma joie, à commencer par les légionnaires. J'ai bien du mal à leur faire admettre qu'une victoire ne doit pas obligatoirement s'accompagner d'un cortège de morts et/ou de blessés plus ou moins graves : nous avons pour nous la maîtrise du ciel, la supériorité matérielle et une préparation sans faille. Et, par dessus tout, nous avons eu, du début à la fin de cette aventure, beaucoup de chance... Sans être le chancre naïf et irresponsable du « zéro mort », je pense que la célèbre formule de nos grands anciens « *la sueur épargne le sang* » a pris, encore une fois ici, tout son sens ! Au retour à Nîmes, les véhicules du régiment auront parcouru près de deux millions de kilomètres, partagés entre routes, pistes et tout terrain, sans avoir à déplorer le moindre accident grave de personnel. Sans vouloir en rajouter, qui dit mieux pour un tel kilométrage parcouru, en ambiance de guerre qui plus est ?

Pour mettre un terme à ce court récit, je veux en priorité saluer la grande compétence et le travail acharné de tous les mécaniciens du régiment et de leurs camarades du soutien divisionnaire qui, quels que soient leurs grade et/ou fonction, furent les véritables artisans de notre victoire : grâce à leur action, nous avons toujours été présents au bon endroit, au bon moment et dans les meilleures dispositions, pour manœuvrer utilement c'est-à-dire avec le maximum de chances de réussite et d'efficacité (j'ai même vu des mécaniciens réparer les blocs-moteurs des VAB, tout en roulant).

Je veux ensuite remercier mon grand ancien et frère d'armes, le général de division Hubert Ivanoff, qui m'a permis de « chevaucher » à ses côtés en toute confiance, amitié et sérénité, ce qui n'était en rien anodin, dans un engagement d'un tel niveau d'intensité...



«Collections» régimentaires

Franchissement du canal de Suez...



«Collections» régimentaires

Je veux enfin rendre hommage à mon prédécesseur au commandement du 2^e REI, le général de corps d'armée André Soubirou... Mon général, je t'ai succédé le 24 juillet 1990 à Nîmes au quartier Vallongue, sans même imaginer un instant ce qui allait ensuite advenir...

Ainsi, tout juste deux mois après, le 24 septembre, j'embarquais à Toulon, régiment presque complet, sur le car-ferry *Estérel*. Après avoir traversé la Méditerranée, nous descendions le canal de Suez puis la mer Rouge en direction du port de Yanbu, sur la côte ouest de l'Arabie saoudite : seuls manquaient à l'appel le capitaine Toulin et sa 1^{ère} compagnie, toujours en Afrique, et qui t'avaient accompagné en juin au Gabon, lors d'une intervention.

Début octobre 1990, après avoir traversé en moins de trois jours l'Arabie saoudite d'ouest en est (et contourné deux villes saintes...), soit environ 1 500 km de routes/pistes parcourus, nous nous installions en défensive dans la zone des trois frontières (Arabie saoudite, Koweït, Irak), selon la volonté du président Mitterrand, prêts à... Merci, mon général, de m'avoir permis d'ÊTRE PRÊT d'emblée à la tête de ce magnifique régiment que tu venais de quitter !

Et en guise de conclusion : la chance ! Que faire sans elle ?

Pas même un blessé léger dans ce dérapage, *a priori* « incontrôlé », au beau milieu d'un espace de manœuvre infini et sans obstacle !

Yves DERVILLE

Officier général (2s)

Chef de corps du 2^e REI (1990-1992)